

Bernard Soulhol

La vérité
selon Ponce Pilate



Du même auteur :

Aux Éditions Les Presses du Midi :

Lison et Benjamin, roman historique – 2001,

La balance et la croix, roman historique – 2002,

L'effet ophélie, roman – 2003,

Les ombres de la maison Laure, roman historique
– 2003,

La sainte du diable, roman historique (Deuxième
prix 2008 de l'Académie de Provence) – 2007,

Le Lutrin, roman (Premier prix 2009 de
l'Académie de Provence) – 2009.

Aux Éditions Bénévent :

Les heures du soir, recueil de poésies (Trophée
2010 de l'Académie de Provence) – 2010.

Bernard Soulhol

La vérité selon Ponce Pilate

Roman historique

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47001-0

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Une Vérité n'est pleinement
comprise que si elle est vécue.*

(H. Bergson)

EXTRAIT

*Ce roman est lauréat (Grand Prix d'Honneur) du
Grand Concours Littéraire du Monde Francophone
2011 de l'Académie Poétique et Littéraire de Provence.*

EXTRAIT

*Je suis né,
et je suis venu dans ce monde,
que pour rendre témoignage à la vérité.
Quiconque est de la vérité écoute ma voix.
Pilate lui répondit : Qu'est-ce que la vérité ?*

(Saint Jean, 18, 37-38)

AVANT-PROPOS

Aux lecteurs,

Les Évangiles canoniques annoncent la bonne nouvelle, et, indépendamment de la faculté de les commenter et de les livrer à l'exégèse, tout croyant sincère accepte ce qu'il voit en eux, la parole divine rapportée et son absolue vérité. À votre serviteur que je suis, ils ont parlé, enseigné, dirigé fortement la pensée.

Lectrice et lecteur ! Sachez cependant qu'en écrivant "La Vérité selon Ponce Pilate" mon but fut étranger à toute analyse, toute exégèse, domaine qui appartient essentiellement aux penseurs et aux théologiens. Ils en possèdent la connaissance et en détiennent les clés. Je fus très éloigné d'eux dans un roman où l'herméneutique est absente, car mes intentions étaient plus prosaïquement ailleurs. J'ai souhaité simplement offrir à mon imaginative curiosité une réponse qui satisferait ses questions.

Cette démarche appelle une explication :

J'avais toujours remarqué que les dits Évangiles citaient souvent des personnages, leur donnaient la

vie, un rôle, leur attribuaient parfois une identité, et que ces personnages disparaissaient comme évaporés. Ils sont nombreux, très nombreux à apparaître puis à disparaître comme ils étaient venus. Je n'en citerais que peu, ceux qui, sans choix aucun, touchent à l'instant mon esprit : Quel fut le destin de Joseph, le père nourricier de l'enfant Jésus, celui de Marie de Magdala ou celui de Matthias le treizième apôtre, qui apparaît aussi brièvement que tardivement dans les Actes ? Qui pourra dire ce qu'il advint de Barabbas libéré à Jérusalem à la suite d'un cynique marché le matin même de ce vendredi 7 avril de l'an 30 qui vit la mort de Jésus-Christ sur les bois du Golgotha ?

Nos interrogations pourraient être répétées à l'infini. Qui étaient les deux larrons suppliciés de chaque côté de la divine croix dont on sait seulement que l'un était bon et l'autre mauvais, ce Simon qui vint de Cyrène et qui y reviendra pour l'éternité après qu'il eut partagé avec Jésus le fardeau du bois patibulaire sur le chemin du Martyre, ces pèlerins qui voyageront autour d'Emmaüs pour la suite des temps... ?

Certes, des légendes sont nées ! Si la destinée de Joseph n'a que peu inspiré les imaginations, celles de Barabbas et surtout de Marie de Magdala, par contre, les ont exacerbées. Mais combien n'ont connu que le silence !...

Parmi ces négligés par l'Histoire post-évangélique, un personnage eut un rôle exceptionnel. Les quatre évangélistes le citent. C'était Ponce Pilate, le préfet de Judée, de Samarie et d'Idumée (ou procureur ou gouverneur), à qui on peut joindre

celle sans nom qui était son épouse apparue brièvement chez Matthieu (27, 19).

Ponce Pilate ! Une identité tronquée, une origine inconnue, un destin observé pour peu de temps par l'Histoire puis livré aux légendes, rares en l'occurrence eu égard à l'importance historique et religieuse que les saintes écritures lui accordèrent. Lui qui fut calomnié, vilipendé, condamné par toutes les générations chrétiennes était-il un monstre ?

Grande question !

Si l'on veut bien ignorer que son rôle était écrit à l'avance par une main divine, ce qui l'exonérerait – comme il est dit parfois – de toute responsabilité, il était à notre connaissance un homme ordinaire, un officier autoritaire, brutal et discipliné, un fonctionnaire responsable et zélé dans lequel on a pu déceler quelques traits de réelle humanité. L'Évangile de Jean ne paraît pas vouloir dire autre chose dans la dernière parole vaguement méprisante, mais également réconfortante, que le Christ lui adressa : “Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si cela ne t'avait été donné d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a un plus grand péché.” (Jean 19, 11)

Si l'on considère que l'homme, à qui l'Histoire évangélique accorda en l'année 30 de notre ère un tel rôle, ne survécut pas dans l'Histoire de l'humanité au-delà de l'année 36 ; si cette période de six années et demie fut de plus marquée d'incertitudes, la tentation est grande de compléter sa biographie. D'où était-il venu, et où était-il allé ? On ne le sut jamais. L'imagination, la réflexion et quelques connaissances de l'Histoire des mondes romain et juif ont la possibilité de répondre partiellement à ces*

questions sans risquer de trop s'égarer. Il est nécessaire pour cela de vivre de l'intérieur la pensée d'un homme ordinaire dans les circonstances exceptionnelles qui furent celles de son existence et de lui accorder une conscience.

Est-ce trop exiger de lui ? En répondant négativement, je sais que j'engage avec l'Histoire un pari.

Il est probable que Ponce Pilate ne reçut pas la grâce octroyée généreusement par une main divine, sinon nous le saurions par les écrits chrétiens, et notamment par les Actes des Apôtres qui prirent le relais des Évangiles. Chez lui, point de remords rapportés comme le furent ceux de Judas Iscariote, l'autre grande énigme. Quel magnifique sujet théologique sur la rédemption cela aurait pu être ! Non. En homme marqué par la souffrance et soumis à des sentiments terriblement humains, il alla la chercher dans le temps à travers les remords, la sensibilité cognitive et l'amour.

L'intangibilité de nos humaines consciences, qualités et vices confondus, bien que soumise aux aléas des cultures et des époques, autorise une semblable démarche.

Je m'y suis engagé hors de toute volonté prosélyte, seulement animé par la vision d'une aventure humaine vécue dans le respect de l'Histoire de Rome et du monde. Dégagé d'un certain contexte historique, rien de ce qui est ici retracé ne pourrait se comprendre. C'est la raison pour laquelle l'Histoire, celle avec un grand H, est présente et sert de support autant que de cadre à la conversion de notre incertain héros.

J'en connaissais les risques, ceux de trop ou de ne pas assez dire, de tricher avec l'Histoire ou de lui faire la part trop belle, de me révéler casuiste simpliste, d'évoquer avec complaisance ou trop peu les saintes écritures... À travers ces nombreux écueils, je me suis efforcé de suivre le chemin de mes intentions.

Ai-je réussi ? C'est à vous, lectrice et lecteur de répondre. Veuillez bien me comprendre et, éventuellement, me pardonner.

Sachez que c'est à dessein, pour faciliter votre lecture, que j'ai utilisé des dialogues simples et modernes ouverts à tous, sans crainte de me livrer parfois à l'emprunt d'un anachronisme lexical. Sachez aussi que c'est pour faciliter votre lecture que j'ai accordé aux notes "in fine" quelques explications, quelques éclaircissements sur tels mot, nom et événement peu connus relatifs à l'Histoire qui, de nos jours, auraient pu vous laisser perplexes.

Chère lectrice, cher lecteur, à vous qui, après avoir découvert mes intentions, êtes imprégnés d'une obligeante mansuétude, je vous livre un roman que j'ai longtemps hésité à qualifier "d'historique," nonobstant mon précédent propos, par crainte de l'avoir trop modelé avec mon imagination.

Bernard SOULHOL.

** L'Histoire nous rapporte toutefois qu'il prit ses fonctions en l'année 26 de notre ère. Il sera resté dix ans comme préfet de Judée, de Samarie et d'Idumée. Il aurait quitté son poste, rappelé à Rome, au mois de décembre 36.*

Ile de Capri, le 22 du mois de juillet de l'an 35.

Sa silhouette blanche avançait à pas lents, voûtée, les épaules lasses et tombantes sur un ventre proéminent. Desséchée jusqu'aux os, la vieillesse s'exposait dans un mélange de maigreur et de boursoufflure malsaine, dans des jambes amaigries, flétries, perdues dans une peau sèche et grise, dans la protubérance osseuse de genoux émergeant du sinus arrondi d'une courte toge blanche bordée de la lacticlave.⁽¹⁾ Sous les mornes apparences d'un vieillard chargé de la fatigue et des décrépits stigmates de l'âge, Cæsar Tibère apparut à Marcus Pontius.⁽²⁾ La taille avait perdu de sa hauteur, et la démarche incertaine s'obligeait à rétablir son équilibre au bras de celui qui l'accompagnait. Ce dernier était un homme jeune, de taille haute et droite frappée d'un soupçon de chétivité, accentuée par des jambes longues, arquées et maigres. En cette saison chaude, il n'avait pour tout vêtement que la *Camisia* blanche à galons dorés, cette chemise traditionnelle romaine sans manche qui tombait sur un pagne, également blanc, fixé autour des reins.

À la gauche de l'empereur et en retrait, un officier de la garde calquait sa marche sur celle du prince. C'était un homme superbe de haute taille, à la poitrine ceinte de la cuirasse de cuir pectorale sous le *sagum* ouvert, la casaque fixée à l'épaule par une agrafe. Il était armé, à son flanc du *gladius*, la courte épée, et portait sous un bras un *Galeum*, le casque à cimier de crins à protections latérales en oreilles de chien. De l'autre bras tendu, il élevait haut la canne au volumineux pommeau d'or de son maître, insigne de l'autorité. Derrière l'officier, avançait à pas mesurés la garde rapprochée d'une vingtaine de vélites, le *pilum* (le javelot) serré contre la poitrine. Ils étaient coiffés de leur casque qui s'allumait au soleil, et étaient chargés lourdement de la cuirasse pectorale aux lamelles de cuir et de bronze. Suivaient deux officiers du palais qui précédaient des esclaves mâles portant paniers d'osier, cruchons d'argile, seaux et outils aratoires.

Sur un décor de ciel, se profilait le lointain Vésuve aux tons changeants, la tête coiffée d'un bandeau de nuages. Deux hautes tours coupaient la large vision portée sur le ciel azuré embrumé des trainées vaporeuses d'un voile de marine de gaze bleue. Elles flanquaient une ceinture de murs fortifiés qui masquait l'abrupt de la falaise et apaisait la présence murmurante de la mer heurtant sans répit la saillie des rochers. L'obliquité déclinante des rayons solaires d'une fin d'après-midi découpait sur l'une d'elles et collait sur l'horizon les silhouettes muettes des sentinelles ; l'autre tour, sensiblement plus haute, était le refuge du maître des lieux qui cherchait aux cieux des nuits étoilées du céleste alphabet la réponse des astres à ses angoissantes interrogations.

Marcus Pontius avait été convoqué par l'empereur pour ce jour, et il avait trouvé à Misène le *navis*, cette embarcation à un seul rang de rameurs qui devait le transporter dans l'île de Capri où le prince demeurait désormais. Arrivé en cours d'après-midi à la villa Jovis, la haute résidence de l'auguste Tibère, un officier avait été chargé de le guider vers les jardins à la rencontre du maître du monde. Le prince visitait les serres mobiles où il ne refusait jamais d'apporter conseils à ses jardiniers pour la pousse de concombres et d'autres légumes et fruits qu'il appréciait.

L'empereur et sa suite débouchèrent d'une allée jardinière bordée d'orangers. Alors, de son bras tendu l'officier arrêta le visiteur.

– Tiberius Cæsar Imperator et Caius Augustus Germanicus⁽³⁾ dit-il en empruntant le ton emphatique propre aux militaires chargés d'une mission de confiance.

Tibère et son compagnon s'avancèrent vers les visiteurs pour arrêter leur marche à une vingtaine de pas. Ce ne fut qu'à cet instant que Marcus Pontius reconnut véritablement Cæsar Tibère dans le vieillard, mesurant en pensées le saisissant contraste entre la décrépitude physique de l'homme et sa toute puissante domination sur l'Empire, sur les peuples les plus éloignés et les plus étrangers au monde latin et à ses rites.

Marcus Pontius se souvint de ce nez proéminent, caractère physique d'un homme dominateur, de la fixité inquiétante d'un regard froid sous la lourdeur plombée des paupières qui saisissait d'inquiétude ses interlocuteurs, d'une face imberbe couperosée, perpétuellement marbrée d'éruptions cutanées que

tentaient de masquer d'épaisses couches de pommades grasses. Depuis bien des années qui avaient suivi leur dernière rencontre, le divin Cæsar avait subi sur son corps, sur son visage, dans son âme de vétéran de débauches et d'abus, les atteintes malheureuses de l'âge, de la maladie, des nuits d'ivrognerie, et les stigmates d'une vie hasardeuse et usée faite de complots, de calculs, de vengeances et de peurs. De vices, certes, de crimes aussi !

Dans la lointaine province, là-bas au pays judéen, pays des hommes d'un seul dieu dont la volonté du prince l'avait fait préfet, étaient arrivées jusqu'au visiteur par les navires qui accostaient à Cæsarée maritime ou à Joppé (Jaffa), à Sidon ou à Tyr, de sinistres histoires. Elles évoquaient la cruauté du maître de Rome, ses plaisirs et ses débauches, sa sénilité, ses goûts étranges pour les jeunes garçons et le voyeurisme qu'il manifestait pour ses intimes plaisirs de vieillard libidineux.

Ne disait-on pas, entre autres dires, que Cæsar avait fui Rome sa capitale pour se défaire de la terreur qu'il éprouvait face au peuple qu'il méprisait et dont il craignait les colères, par l'obsession qui accompagnait sa funeste conscience d'achever sa vie sous les poignards des conjurés comme le premier Cæsar avait fini la sienne ? Protégé par sa garde prétorienne, ne s'était-il pas réfugié par crainte des hommes de son Empire à Caprée (Capri), cette île de modestes dimensions magnifiée par une riche nature, une île dotée par les dieux de toutes les merveilles, paradis des fleurs, des orangers, des citronniers et des oliviers, joyau serti dans la lazulite marine du golfe de Sorrente ? Sur cette terre à la fois isolée et proche à toucher le doigt tendu de la péninsule sorrentine, tout